

# FUTUR INTÉRIEUR

**CHLOË DELARUE** Pour créer ses «environnements», la plasticienne établie à Genève se place sous l'influence d'un «après» d'ores et déjà archaïque.

SAMUEL SCHELLENBERG

**Art** ▶ On s'attend à une ballée oléagineuse, un moment de s'enfoncer dans l'atelier de Chloë Delarue. Mais en définitive, les œuvres de ses œuvres sont plutôt modestes, surtout par rapport aux émanations de Givaudan qui empestent toute la zone du Lignon, à Vernier – les laboratoires du parfumeur sont à quelques enclaves. Des notes de produit lavative cheap, en ce lundi matin de décembre, avec une forte prédominance citrique.

Rien à voir donc avec l'odeur tropicale du latex qu'emploie l'artiste, potentiellement écorchant dans un arôme parfois fâché, mais surtout fascinante et indissociable de ses «environnements», comme elle les appelle. «Je préfère ce terme à celui d'installations», explique l'artiste française de 33 ans, établie à Genève depuis 2012. Les propositions multisensorielles qu'elle façonne ont certes des contours, «mais ils sont toujours un peu flous ou ambigus».

On peut tout d'abord découvrir les réalisations de Chloë Delarue au Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, avant le centre d'art contemporain de la Villa du Parc, à Annemasse (F), dès février. Son travail évolue depuis 2015 sous l'intrigante autorité de TAFEA (Toward A Fully Automated Appearance, soit «vers une apparence entièrement automatisée», appellation qui débouche sur le titre d'un article économique de 1971, «TAFEA est difficile à définir, sourit Chloë Delarue. Il s'agit d'une sorte de système, ou d'arborescence, qui prend de multiples formes et que l'utilise comme le moyen d'une mise sous influence.» Dans les esthétiques proposées, on est susceptible de reconnaître des éléments, mais sans être certain de ce qu'on voit, pour au final naviguer entre confort et possibilité d'être mal à l'aise».

À La Chaux-de-Fonds, accompagnés des nonnements de plusieurs ventilateurs, les formes inventées ou moulées sont celles d'une végétation figée, de grosses stalagmites, d'un moteur de voiture ou d'une pierre tombale désolée. Un écosystème s'épanouissant souvent sur des ossatures métalliques, où le latex est omniprésent, parfois rétro-éclairé pour baigner les lieux d'une lumière jaune qui contraste avec celle de quelques néons.

## Avant ou après?

Sans chercher à s'ingérer une quelconque esthétique SF, Chloë Delarue n'en joue pas moins avec la notion de temporalité. Celle implicitement présente dans les œuvres, par exemple pour cause de latex qui bronze en cours d'exposition. Mais aussi sur le fait, essentiel, de suggérer un futur qui aura vieilli avant qu'on ne le rejoigne. Je fais des projections, mais elles sont déjà dépassées à l'heure de la mise à jour en temps réel de nos affects. «Or c'est bien cet ultérieur d'ores et déjà archaïque qui s'avère hypostasiant dans le travail de l'artiste.

L'impression d'espace-temps brouillé, on l'éprouve aussi dans son espace de travail, avec une sur l'imposant serpent localisé venloian des années 1960, un McDrive et l'Armée du Salut. Au milieu de sa pièce aux mille objets, qu'elle partage avec d'autres, entre crans, caisses, tuyaux et outils, une vitrine tient lieu de séchoir pour ses créations en latex. En l'occurrence des brèches d'aloë vera – de loin, elles ressemblent aux alignements de poêles défilés des marchés asiatiques.

Furcivement, avec un travail comme celui-ci, le choix du lieu de l'exposition n'est pas anodin: entre l'art déco des espaces chaux-de-fonniers, les environnements boisés du Kunsthaus de



Le travail de Chloë Delarue suggère «un futur qui aura vieilli avant qu'on ne le rejoigne».

VICTOR SHANNY, MUSÉE DES BEAUX-ARTS, LA CHAUX-DE-FONDS

Langelthal (2019) ou la friche du collectif Urgent Paradise, à Lausanne (2017), les interactions potentielles sont fort variées. Aussi est-il important pour l'artiste de ne pas investir les lieux avec des œuvres terminées. «Je les modifie toujours sur place, avec une urgence qui fait surgir des éléments de manière instantanée», commente celle qui a bénéficié l'an dernier d'une publication dans la Collection Cahiers d'artistes de Pro Helvetia.

## Face aux œuvres, «on navigue entre confort et possibilité d'être mal à l'aise»

Pour David Lemaire, conservateur-directeur du Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, «Chloë Delarue est une artiste qui parvient à donner une plasticité à l'inquiétude de notre génération, pour qui les lendemains ne chantent plus gère – ils ont même la voix franchement éraillée. Mais l'une de ses grandes qualités est de ne jamais donner de leçon.» Ainsi son travail résonne avec les questions de son temps, et pourtant se déploie dans des formes autonomes, complexes et polyphoniques, continue l'historien de l'art. «Ces formes valent pour elles-mêmes et se passent de discours. Elle ne commente aucune actualité, mais, par le truchement d'un

imaginaire dystopique, éveille et stimule notre sens critique.»

Si elle est née près de Paris, Chloë Delarue a grandi en partie en Martinique. «Un grand nombre d'aspects présents sur cette île ont imprégnés mes modes de perceptions. Le tropical, dans son image résiduelle, suite comme un parasite esthétique qui couvre TAFEA de sa moiteur, observe-elle. Le décor caraïbe est paradisiaque, mais le territoire est limité puisqu'il s'est une fois, il y a 18 ans, elle décide de rentrer en France, avec l'idée de passer son bac à Tours. Mais le retour est difficile et c'est finalement à La Réunion qu'elle obtient le sésame, nouvelle île où ont entre-temps démissionné ses parents.

## Déclat à Nice

De retour en France hexagonale, la jeune femme s'intéresse au cinéma autant qu'à la fabrication de costumes. À Nice, sans connaître grand-chose à l'art contemporain, elle rencontre des étudiants de la Villa Arson, établissement réputé qui concentre école d'art, lieu d'exposition, résidence d'artistes et bibliothèque spécialisée. «J'ai saisi l'opportunité d'y étudier. Ses formes de libertés qui y étaient possible m'ont permis un large spectre d'expériences.» En cours d'études, elle en profite pour réaliser un séjour Erasmus à la Haute École d'Art et de Design de Genève, où elle reviendra pour suivre en extenso le programme Work-Master.

Désormais établie au bout du lac, elle endosse avec quatre ans d'assistantat,

ce qui est parfait pour expérimenter l'enseignement et pour les facteurs mais s'avère chronophage. «J'ai six mois de temps pour poursuivre mes pratiques.» Aujourd'hui, son travail expose certes peu en galeries – il est difficile à vendre –, mais il intéresse beaucoup musées ou centres d'art, qui l'invitent volontiers – elle a montré ses pièces à Fri Art, à l'Institut suisse de Rome, au MAC de Crétet (F) ou à l'espace zwanzigquadratermoteur de Berlin. En plus des honoraires qu'elle touche pour ses expositions, elle bénéficie parfois d'aides à la production des fonds cantonaux et municipaux d'art contemporain de Genève. Histoire, par exemple, d'expérimenter le moulage de masse dans une entreprise de recyclage de pneus en France voisine, «entourée d'employés hyper curieux».

D'ailleurs, elle vient de montrer ces réalisations à la Villa de Batin, à Lyon, en marge de la Biennale de la même ville. Un centre d'art qui a pignon sur rue et pour le coup, «les passants étaient intrigués par ce qu'ils voyaient depuis l'extérieur, notamment ces moulages, simulacres de muses de serpents». Celles et ceux qui ont du nez n'auraient pas hésité à entrer dans les espaces. I

Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, jusqu'au 2 février, ma-d: 10h-17h (en parallèle à l'expo consacrée à Konrad Rapprecht – lire Le Courrier du 13 décembre), mba.ch

La Villa de Paris, 12 rue de Genève, Annemasse (F), du 8 février (18h) au 9 mars, ma-sa 14h-18h30, www.villaduparc.org